

REVUE HORTICOLE

JOURNAL D'HORTICULTURE PRATIQUE

RÉSUMÉ DE TOUT CE QUI PARAÎT D'INTÉRESSANT EN JARDINAGE,
PLANTES NOUVELLES,
NOUVEAUX PROCÉDÉS DE CULTURE,
PERFECTIONNEMENTS DES ANCIENNES PRATIQUES,
INVENTION DE NOUVEAUX OUTILS, DÉCOUVERTES, ANNONCES,
ANALYSES ET EXTRAITS D'OUVRAGES D'HORTICULTURE
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

Par les Rédacteurs du Bon Jardinier

MM. **POITEAU** et **VILMORIN**;

DECAISNE, membre de l'Institut, professeur de culture au Muséum ;

NEUMANN, chef des serres, et **PEPIN**, chef de l'École de Botanique
du Muséum de Paris ;

Membres de la Société centrale d'horticulture, etc.

Janvier-Décembre 1852

Quatrième série. — Tome premier.

PARIS

DUSACQ, LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

RUE JACOB, 26

Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

nebris, rapporté de Chine par M. Fortune, et qui est déjà répandu dans beaucoup d'établissements. La variété que nous signalons a des rameaux retombant jusqu'à terre, et produit une tige droite comme le type qui l'a fournie. Chaque année on voit se former un verticille de cinq rameaux recourbés déjà à partir du point d'insertion, à peu près comme chez le *Sophora pleureur*. Les bourgeons secondaires sont aussi pendants. Aujourd'hui le sujet porte huit verticilles; il a 1^m,60 de hauteur : sa végétation est tellement vigoureuse qu'elle nous fait présumer qu'elle ne se ralentira pas, et que sa hauteur ne le cédera en rien à ses congénères.

L'horticulture française a donc, suivant l'expression de M. Massé, à enregistrer dans le domaine de ses nombreuses acquisitions la plus belle variété d'*Abies* qui soit connue, et même le plus beau *pleureur* parmi les Cônifères.

Les caractères botaniques de cette variété sont identiques à ceux du type : bourgeons résineux ; feuilles persistantes arrondies au sommet, planes, disposées sur deux rangs, éparses quelquefois sur les jeunes rameaux, d'un beau vert en dessus, luisantes et argentées en dessous. Rameaux rangés symétriquement sur la tige.

S'il est possible, comme l'a dit M. Vilmorin, qu'à force de semer l'on puisse obtenir des sujets identiques avec les porte-graines, même des variétés, l'on pourrait espérer la conservation de ces formes bizarres produit de la nature; c'est un fait qui ne sera pas long à se vérifier, d'après les expériences qui sont tentées chez M. Leroy, à Angers, sur l'Ajone sans épines, que l'on voudrait perpétuer par la graine. Pour la variété qui nous occupe, je ne crois pas qu'elle puisse produire des individus réguliers, à l'aide des branches latérales, comme le suppose M. Massé. Le meilleur moyen pour multiplier cette variété serait de lui faire produire des bourgeons adventifs, ainsi qu'on le pratique sur des pieds de l'*Abies Douglasii*.

NEUMANN.

Considérations philosophiques sur l'espèce et la variété.

Albums de Légumes de MM. Vilmorin et Cie.

Il n'est, sans doute, aucun des lecteurs de la *Revue horticole* qui n'ait lu avec intérêt, dans le numéro du 16 janvier dernier,

un article de M. L. Vilmorin, où, à propos d'une variété d'Ajone sans épines, dont la fixation serait d'une haute importance pour l'agriculture, cet habile expérimentateur développe une théorie déjà confirmée par l'expérience sur la possibilité de créer, dans les espèces telles que la nature nous les fournit, des variétés, des races, ou, pour mieux dire, de nouvelles espèces artificielles plus directement appropriées à nos besoins. Cette théorie, disons-nous, est confirmée par l'expérience; elle n'est même, à proprement parler, que l'exposé des méthodes suivies empiriquement pendant des siècles, et de celles qu'emploient encore aujourd'hui les horticulteurs presque instinctivement, et sans bien s'en rendre compte, pour obtenir des variétés nouvelles dans les espèces utiles ou d'ornement qui sont chaque jour introduites dans nos jardins.

Nous admettons complètement, avec M. L. Vilmorin, la puissance de l'*atavisme* pour maintenir ce que l'on appelle les *espèces naturelles* dans les limites qu'elles ne doivent pas franchir. Cet atavisme est l'antagonisme de la *plasticité*, de la *flexibilité* de la forme, ou, si l'on veut, de l'*aptitude* qu'ont les êtres organisés à subir des modifications selon la différence des milieux dans lesquels ils se trouvent placés; toutefois il n'annihile pas cette propriété, il en arrête seulement les écarts.

On nous contredira, mais nous n'hésitons pas pour cela à déclarer qu'à nos yeux l'atavisme est l'une des deux grandes forces qui déterminent les caractères des espèces actuelles. Nous disons l'une des deux forces; car nous croyons qu'il en existe une seconde qui lui fait contre-poids, et qui, dans telle circonstance donnée, lui commande: c'est la *finalité*, puissance mystérieuse, indéterminée; fatalité pour les uns; pour les autres, volonté providentielle, dont l'action incessante sur les êtres vivants détermine, à toutes les époques de l'existence d'un monde, la forme, le volume et la durée de chacun d'eux, en raison de sa destinée dans l'ordre de choses dont il fait partie. C'est cette puissance qui harmonise chaque membre à l'ensemble en l'appropriant à la fonction qu'il doit remplir dans l'organisme général de la nature, fonction qui est pour lui sa raison d'être.

A ce point de vue, l'*espèce naturelle*, telle que nous la voyons aujourd'hui, est la résultante des deux forces que nous venons de nommer; elle est d'autant plus fixe, d'autant mieux caractérisée que, d'un côté, la ligne de son atavisme remonte plus haut dans

le temps, et que, de l'autre, sa fonction est plus spécialisée. La même définition s'applique à l'*espèce artificielle*, que nous l'appelions *race* ou *variété*; sa physionomie propre, ou, si l'on nous permet le mot, son degré de *spécificité* et sa stabilité seront en proportion de l'énergie avec laquelle ces deux forces agiront sur elle.

Nous ne croyons pas que la nature ait procédé, pour former ses espèces, d'une autre manière que nous ne procédons nous-mêmes pour créer nos variétés; disons mieux: c'est son procédé même que nous avons transporté dans notre pratique. Nous voulons, d'une espèce animale ou végétale, tirer une variété qui réponde à tel de nos besoins, et nous choisissons parmi le grand nombre des individus de cette espèce, pour en faire le point de départ d'une nouvelle lignée, ceux qui nous paraissent s'écarter déjà du type spécifique dans le sens qui nous convient, et, par un triage rationnel et suivi des produits obtenus, nous arrivons, au bout d'un nombre indéterminé de générations, à créer des variétés ou espèces artificielles qui répondent plus ou moins bien au type idéal que nous nous étions formé, et qui transmettent d'autant mieux à leurs descendants les caractères acquis que nos efforts ont porté sur un plus grand nombre de générations. Telle est, dans nos idées, la marche suivie par la nature; comme nous, elle a voulu former des races pour les approprier à ses besoins; et, avec un nombre relativement petit de types primordiaux, elle a fait naître successivement, et à des époques diverses, toutes les espèces végétales et animales qui peuplent le globe. Remarquons, toutefois, qu'indépendamment de sa puissance illimitée la nature a opéré dans des conditions bien autrement favorables que celles où nous nous trouvons aujourd'hui; elle a pris, pour les subdiviser en types secondaires, les types primitifs, en quelque sorte à l'*état naissant*, alors que les formes conservaient toute leur plasticité et qu'elles n'étaient pas ou n'étaient que faiblement enchaînées par la force de l'atavisme, tandis que nous avons, nous, à lutter contre cette même force invétérée, corroborée par le nombre prodigieux des générations qui se sont succédé depuis l'origine des espèces actuelles. La nature a opéré sur une immense échelle et avec d'immenses ressources; nous, au contraire, nous n'agissons qu'avec des moyens extrêmement limités; mais entre ses procédés et les nôtres, entre ses résultats et ceux que nous obtenons, la différence est toute de *quan-*

tité; entre ses espèces et celles que nous créons, il n'y a que du plus et du moins.

Cette doctrine de la consanguinité des êtres organiques d'une même famille, d'une même classe, et peut-être d'un même règne, n'est pas nouvelle; des hommes de talent, tant en France qu'à l'étranger, et parmi eux notre savant Lamarck, l'ont soutenue de toute l'autorité de leur nom. Nous ne nions pas que, dans plus d'une circonstance, ils n'aient raisonné sur des hypothèses qui n'étaient pas suffisamment étayées par l'observation, qu'ils n'aient quelquefois donné aux faits des interprétations forcées, enfin qu'ils ne se soient laissé entraîner à des exagérations qui ont surtout contribué à faire repousser leurs idées. Mais ces vices de détail ne diminuent en rien la grandeur et la parfaite rationalité de l'ensemble d'un système qui, seul, rend compte, par la *communauté d'origine*, du grand fait de la *communauté d'organisation* des êtres vivants d'un même règne, cette première base de nos classements des espèces en *genres, familles, ordres et embranchements*. Dans le système opposé aujourd'hui en vogue, dans ce système qui suppose autant de créations partielles et indépendantes que nous reconnaissons ou croyons reconnaître d'espèces distinctes, on est forcé, pour être logique, d'admettre que les ressemblances présentées par ces espèces ne sont qu'une coïncidence fortuite, c'est-à-dire un effet sans cause, conclusion que la raison ne saurait accepter. Dans le nôtre, au contraire, ces ressemblances sont à la fois la conséquence et la preuve d'une parenté, non plus métaphorique, mais réelle, qu'elles tiennent d'un ancêtre commun, dont elles sont sorties à des époques plus ou moins reculées et par une série d'intermédiaires plus ou moins nombreux; de telle sorte qu'on exprimerait les véritables rapports des espèces entre elles en disant que la somme de leurs analogies réciproques est l'expression de leur degré de parenté, comme la somme de leurs différences est celle de l'éloignement où elles sont de la souche commune dont elles tirent leur origine.

Envisagé à ce point de vue, le règne végétal se présenterait, non plus comme une série linéaire dont les termes iraient croissant ou décroissant en complexité d'organisation, suivant qu'on l'examinerait en commençant par une extrémité ou par l'autre; ce ne serait pas davantage un enchevêtrement désordonné de lignes entrecroisées, pas même un plan géographique, dont les

régions, différentes de forme et d'étendue, se toucheraient par un plus ou moins grand nombre de points; ce serait un arbre dont les racines, mystérieusement cachées dans les profondeurs des temps cosmogoniques, auraient donné naissance à un nombre limité de tiges successivement divisées et subdivisées. Ces premières tiges représenteraient les types primordiaux du règne; leurs dernières ramifications seraient les espèces actuelles.

Il résulterait de là qu'une classification parfaite et rigoureuse des êtres organisés d'un même règne, d'un même ordre, d'une même famille, ne serait autre chose que l'arbre généalogique même des espèces, indiquant l'ancienneté relative de chacune, son degré de *spécificité* et la lignée d'ancêtres dont elle est descendue. Par là seraient représentés, d'une manière en quelque sorte palpable et matérielle, les différents degrés de parenté des espèces, comme aussi celle des groupes de divers degrés, en remontant jusqu'aux types primordiaux. Une pareille classification, résumée en un tableau graphique, serait saisie avec autant de facilité par l'esprit que par les yeux, et présenterait la plus belle application de ce principe généralement admis par les naturalistes : que *la nature est avare de causes et prodigue d'effets*.

Que l'on y réfléchisse, et l'on se convaincra bientôt que, si la nature avait créé, dès le commencement des choses et sans dépendance les uns des autres, les innombrables types spécifiques que nous distinguons, elle aurait dérogé, de la manière la plus flagrante, à l'adage des naturalistes, adage qui a, depuis longtemps, force de loi. En effet, plus nous pénétrons dans la connaissance de ses œuvres, plus nous nous initiions à ses allures, et plus nous voyons la confirmation de cette loi. Quel est l'homme, tant soit peu versé en histoire naturelle, qui ne sache aujourd'hui que tous les organes du système appendiculaire des végétaux, depuis les cotylédons jusqu'aux enveloppes carpellaires qui constituent les fruits, ne sont que les états divers d'un même élément général, l'*appendice* ou *processus latéral* de l'axe, modifié, dans les différentes régions d'un même individu, en vue de finalités spéciales? Quel botaniste ne sait, qu'à leur début, tous les organes d'un végétal, tant ceux du système appendiculaire que de celui des axes, et quelles que soient ultérieurement leur forme, leur grandeur relative, leur texture, leur consistance et leurs fonctions, ne dérivent primitivement d'un tissu cellulaire, partout uniforme? Les mêmes principes s'appliquent au règne animal,

et l'anatomie comparée en est venue à nous démontrer non-seulement la parfaite analogie de composition et d'origine d'organes en apparence très différents, mais à faire sortir d'une gangue, d'abord unique et homogène, puis diversement modifiée, tous les appareils du corps d'un animal, et, en quelque sorte, jusqu'aux principes immédiats qui les constituent.

Ce n'est même pas seulement dans cette partie de la création dont nous faisons le domaine de l'histoire naturelle, que se trouve empreint le principe de la communauté d'origine et de dérivation des formes secondaires; nous les rencontrons jusque dans les œuvres de l'homme, à quelque ordre d'idées qu'elles appartiennent. C'est le sentiment plus ou moins vague de ce fait, peut-être pas assez remarqué, qui a amené certains philosophes à dire, avec une grande vérité, que l'homme n'invente rien, et que toute son action se borne à modifier. Il trouve, en dehors de lui, les éléments de ses arts, de ses sciences et de ses industries; mais son génie, en s'en emparant, les féconde et, d'applications en applications, il arrive à des résultats en apparence hors de toute proportion avec l'élément générateur, et où la part fournie par la nature est de plus en plus effacée. Si ce n'était pas trop nous éloigner du caractère de ce recueil, il nous serait facile de faire voir la filiation qui enchaîne les idées et les faits, de montrer comment ces faits et ces idées s'engendrent successivement, à partir d'une donnée primitive, en morale, en politique, dans les langues, les sciences et les arts, et jusque dans les frivoles caprices de la mode, où les ajustements les plus bizarres, et qui semblent les plus nouveaux, ne sont toujours que des modifications de formes anciennes et plus simples; car là, pas plus qu'ailleurs, l'homme ne *crée rien*, en prenant ce mot dans son acception la plus absolue. Ἐκ τοῦ μῆδενος μῆδεν, disaient déjà les anciens sages de la Grèce; et ceci est vrai, au moral aussi bien qu'au physique.

A quelque système que nous nous arrêtions, quelles que soient les idées que nous nous fassions sur la manière dont se sont produites les formes actuelles des êtres qui composent le monde organisé, toutes les fois que nous voulons mettre de l'ordre dans ce nombre immense d'êtres, nous sommes obligés de chercher un point de départ qui puisse servir de base à nos classifications. Ce point de départ, c'est l'*espèce*. Mais qu'est-ce que l'espèce? Qui nous donnera le mètre au moyen duquel nous la circonscri-

rons, pour en faire notre *unité*, notre *terme de comparaison* dans la hiérarchie de la classification? C'est là, il faut en convenir, qu'est le nœud des difficultés. Milie fois on a essayé de la définir, et toujours il s'est trouvé que la définition laissait place à l'arbitraire, et ne fixait aucune règle qui pût aider à la reconnaître. C'est qu'en effet il s'en faut que l'espèce soit toujours nettement tranchée, et c'est pour avoir été trop exclusivement frappés de ce fait, qu'il est arrivé à certains savants de dire que la nature n'avait fait que des individus, et que l'espèce n'était autre chose qu'une création abstraite de notre esprit. Ceci, à notre avis, est une exagération, en ce sens que, s'il existe des espèces ou des sous-espèces dont les caractères sont peu arrêtés, il en est un bon nombre aussi sur lesquelles les naturalistes sont toujours d'accord. Ce sont ces dernières qui jouissent, selon notre expression, d'un haut degré de *spéciété*; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, entre ce degré éminent et celui des espèces ou variétés les plus mal arrêtées, on trouve, en fait de *spéciété*, tous les degrés intermédiaires; c'est ce que l'on exprime dans le langage ordinaire des nomenclateurs en disant qu'il y a de bonnes, de médiocres et de mauvaises espèces.

Si nous avons à choisir entre les diverses définitions qu'on a données de l'espèce, celle que nous préférerions serait celle qu'a proposée M. Dugès, ce professeur de regrettable mémoire et l'une des gloires de l'école de médecine de Montpellier. Pour lui, l'espèce, au lieu d'être, comme pour Cuvier, la collection des individus se ressemblant autant entre eux qu'ils ressemblent aux parents dont ils ont reçu le jour, était *un type idéal de formes auquel chacun rapporte arbitrairement les individus qu'il croit, en vertu de leurs ressemblances mutuelles, pouvoir y rapporter*. Par son élasticité, cette définition s'adapte aussi bien aux espèces nettement caractérisées qu'à celles qui le sont le moins; elle implique les divergences d'opinions qui divisent les nomenclateurs et ne préjuge rien sur l'origine des espèces elles-mêmes.

Notre intention, en commençant cet article, était d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* un important travail de M. L. Vilmoren sur les espèces et variétés de légumes de la grande et de la petite culture. Il nous reste maintenant trop peu d'espace pour donner à ce sujet les détails qu'il mériterait; nous y reviendrons dans un prochain numéro; pour le moment, nous nous borne-

rons à dire que ce travail est le fruit de soixante années d'expériences continuées sans interruption dans sa famille, et qu'il est destiné à combler une vaste lacune de l'agronomie. C'est une œuvre pratique avant tout, mais où des aperçus philosophiques viennent de loin en loin jeter quelque jour sur l'importante question des variations et transformations diverses que la culture peut faire subir aux végétaux. Ce qui ajoute au prix de cet ouvrage, ce sont des dessins coloriés, et de grandeur naturelle, de tous les légumes dont il y est fait mention, et qui, pour l'exactitude et le soin de l'exécution, peuvent rivaliser avec les aquarelles de nos peintres les plus renommés. Les légumes seront divisés en séries d'espèces, à chacune desquelles une livraison sera consacrée, de manière à ce que l'ouvrage entier forme en quelque sorte une collection de monographies. On conçoit trop bien l'utilité d'un semblable travail pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir par de plus longs développements ; on en jugera d'ailleurs dans la note spéciale que nous lui consacrerons prochainement.

NAUDIN.

Cèdre du Liban.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne puis laisser disparaître les plantations séculaires qui entourent encore en ce moment l'une de ces vieilles demeures féodales de plus en plus rares en France, prêtes à s'effacer du sol sous la pioche et la hache de la spéculation, sans vous prier d'insérer dans un de vos prochains numéros un mot de souvenir pour un Cèdre du Liban malheureusement menacé du même sort que les Chênes et les Ormes croissant sur la même propriété. Ce Cèdre fait en ce moment, hélas ! pour bien peu de temps peut-être, le plus bel ornement du vaste parc de Montigny-Lencoup, près Dammarie, arrondissement de Provins (Seine-et-Marne). Il occupe le milieu d'une belle pelouse à mi-côte, au-dessous du château. Le voyageur ne peut s'empêcher de s'arrêter saisi d'un sentiment d'admiration à l'aspect de ce vénérable représentant de la végétation du Liban.

On peut se former une idée de l'effet produit par cet arbre colossal, d'après ses dimensions exactement mesurées. La circonférence du tronc, à 4 mètres au-dessus du sol, est de 6 mètres.